

Entretien avec Pr Afifa Bererhi :

« L’histoire littéraire algérienne est à construire »

Interview with Prof. Afifa Bererhi :

Algerian literary history has yet to be written"

SLIMANI Ismail¹

Université Sétif-1 Ferhat Abbas | Algérie
Laboratoire SACER, université de Mostaganem | Algérie
Ismail.slimani@univ-setif.dz



La Revue algérienne des lettres RAL consacre, dans ce numéro, un entretien au professeur Afifa BERERHI, Docteur d'Etat en langue et littérature françaises de l'université Paris-3 en 1988 ; docteur Honoris causa de l'université de Valenciennes ; professeur à la retraite de l'Université d'Alger ; professeur invité à l'université de Grenoble entre 1995 et 1998 ; directrice de la revue KALIM de l'université d'Alger de 2011 à 2014 ; directrice de la Collection Auteurs d'hier et d'aujourd'hui des Editions du Tell de Blida de 2004 à 2010 ; membre de la Coordination Internationale des Chercheurs en Littérature Maghrébine (CICLIM) de 1989 à 2000 ; membre du Conseil d'Administration de l'Association Internationale des Etudes Québécoises (AIEQ), Montréal de 2005 à 2013. Elle



¹ Auteur correspondant : ISMAIL SLIMANI | ismail.slimani@univ-setif.dz

a dirigé de nombreux ouvrages collectifs : Algérie, ses langues, ses lettres et ses histoires; L'autobiographie en situation d'interculturalité; Camus et les Lettres Algériennes ; l'espace de l'interdiscours ou encore Lire Dib.

–Ismail SLIMANI : Pouvez-vous nous donner un aperçu sur votre parcours scolaire et universitaire dont l'aboutissement serait votre thèse d'état portant justement sur l'ironie dans l'œuvre romanesque de Rachid Boudjedra ?

– Afifa BERERHI : Mon parcours scolaire, du primaire au secondaire, s'est déroulé à Constantine dans les meilleures conditions possibles, à l'école Pasteur, une école d'application rattachée à l'Ecole Normale d'instituteurs puis au lycée Laveran du nom de l'hygiéniste dont la statue, impressionnante, s'élevait dans le hall d'entrée de l'établissement. En classe de seconde j'ai rejoint un autre établissement secondaire, le Lycée Chanzy où j'ai obtenu mon Bac série philosophie. Ma première année universitaire s'est déroulée également à Constantine, les cours avaient lieu dans l'enceinte de l'ancienne Medersa surplombant le pont Sidi Rached et mitoyenne du célèbre estaminet "Quahwat el nedjma" que fréquentait l'élite musulmane et ... le jeune Kateb Yacine avec sous les bras sa plaquette de poèmes *Soliloques* non encore éditée. Les cours se déroulaient le soir. Tous nos enseignants étaient des coopérants. Des relations amicales se sont nouées. Deux d'entre eux, François Desplanques et Charles Bonn sont, depuis la création du Prix Mohammed Dib, membre du jury que je préside actuellement. En 1967 le service national pour les étudiants avait été décrété. Je fus mobilisée et c'est ainsi que j'ai regagné Alger. À la fin de la mobilisation qui a duré le temps des vacances d'été, je me suis inscrite à l'Université d'Alger Centre. C'est là que j'ai soutenu mon DEA. Mon Doctorat de 3^{ème} Cycle a été soutenu à la Sorbonne sous la direction du Pr Roger Fayolle. Mon Doctorat d'état sur travaux qui porte sur la vaste question de l'interculturel, a été soutenu à l'Université d'Alger sous la direction de Naget Khadda qui demeure mon maître et, par-dessus tout, mon amie.

– Ismail SLIMANI : Votre intérêt pour Boudjedra ne s'est pas démenti au fil des années. Pouvez-vous nous en dire plus tout en montrant la place que tient selon vous cet auteur dans la littérature algérienne et même au-delà ?

– Afifa BERERHI : Pour mon Doctorat de 3^{ème} cycle, je m'étais concentrée sur l'œuvre de Rachid Boudjedra qualifié alors par la critique littéraire d' « enfant terrible ». Ses romans apportaient quelque chose de nouveau dans la littérature algérienne post indépendance au niveau des contenus narratifs, de la structure, des formes stylistiques. Avec Boudjedra une poétique nouvelle se manifestait. Je tentais alors de la cerner en mettant le doigt sur un aspect spécifique de son écriture, la "fabrique" de l'ironie, son usage, sa finalité, tout cela qui crée la touche propre de cet écrivain. Il faut dire j'avais en tête les travaux de Jankelevitch que je venais tout juste de lire. Peut-être que cela m'avait incitée à aller à la rencontre de l'œuvre de Boudjedra sous cet angle précisément. Je ne me suis jamais lassée de le lire jusqu'à son dernier roman *Dépossession*, tant le renouvellement des sujets et du style sont constants malgré la permanence de quelques dominantes tel le principe de la combinatoire, de l'écriture circulaire et spiralée. Romancier, Rachid Boudjedra est aussi poète, il a publié deux plaquettes *Pour ne plus rêver* et *Greffe*. Il faut souligner qu'il est très sensible à l'expression picturale, il fut l'ami de Mohamed Khadda le fondateur de l'Ecole du

signe, suivi par Denis Martinez. Autour de Delacroix, Matisse et Picasso il a écrit *Peindre l'Orient*. En sa qualité d'essayiste, on peut citer de lui *La vie quotidienne en Algérie* (1971) *Naissance du cinéma algérien* (1971) *Journal palestinien* (1972), et beaucoup plus récemment son brulot où il n'épargne ni Sansal ni Kamel Daoud. Il demeure l'enfant terrible qu'il a été. Toujours droit dans ses bottes, ses critiques parfois -souvent- acerbes, il les assume pleinement.

Boudjedra est assurément une figure incontournable dans le paysage littéraire algérien. Il est de ces auteurs de référence qui constituent la première génération d'écrivains de l'Algérie indépendante. Nombre de journaux étrangers, de revues de grande renommée, lui ont consacré articles et interview tant il a été perçu comme un phénomène littéraire par la force innovante de son écriture, une écriture assurément contestataire. Ses écrits sont nourris de volonté de révolutionner la société non encore départie de ses archaïsmes. A ce sujet, Hafid Gafaïdi pointe le sujet avec ce titre « *Boudjedra ou la passion de la modernité.* » Et cette modernité embrasse inévitablement le statut de la femme demeuré tabou. Par touches successive Boudjedra renverse l'image traditionnelle de la femme. Il me plaît de souligner cet aspect de l'œuvre resté sous silence. Parler de la femme c'est aussi engager une révolution.

La recherche ne s'épuise pas avec l'œuvre si dense de Rachid Boudjedra.

—Ismail SLIMANI : *Vous vous êtes intéressée à d'autres auteurs et autrices à l'instar d'Albert Camus, Mohamed Dib ou encore Assia Djebar. Mais l'on sent un penchant particulier pour Camus à travers les ouvrages collectifs que vous avez dirigés et certains de vos articles. Pouvez-vous nous en dire plus ?*

—Afifa BERERHI : Dire que j'ai un penchant pour Albert Camus c'est peut-être excessif. Peut-être l'ai-je eu de manière toute circonstancielle. Ce que j'ai écrit sur d'autres écrivains est vraisemblablement bien plus volumineux. Cependant, alors que j'étais responsable du département de français, j'avais pris l'initiative, appuyée par ma tutelle, d'organiser un colloque sur Camus, écrivain dont les écrits étaient, le sont encore, des sujets de controverses tout particulièrement en Algérie où on le salue pour ses articles *Misère en Kabylie* sans jamais lui pardonner son refus de l'indépendance du pays. Ce colloque fut fabuleux ! Il a été inauguré à Tipasa, c'est tout un symbole, s'est poursuivi à la fac centrale où Camus fit ses études et enfin à la Bibliothèque Nationale du Hamma pour longer l'actuelle rue Belouizdad où se trouve la maison d'enfance de Camus. La clôture du colloque s'est faite avec une représentation théâtrale, *Les Justes*, une des pièces de Camus où la grandeur humaine oblige à la désobéissance. Les Actes du colloque réunis en deux tomes sont à la disposition de tous les lecteurs désireux d'en prendre connaissance à la bibliothèque universitaire. Depuis, j'ai été sollicitée pour maintes contributions sur Camus, j'y ai répondu tout naturellement et avec des points de vue et des approches différentes qui ne relèvent d'aucun alignement. Camus est sur toutes les bouches, et que de discours contradictoires, particulièrement en Algérie, au point où l'aspect littéraire, l'éloquence et la poéticité scripturales, l'originalité et la pertinence des sujets thématiques s'effacent au profit des lectures politiques, voire idéologiques, ce qui par ailleurs n'est certainement pas à négliger non plus. Le colloque fut une opportunité de débats contradictoires puissants et forts enrichissants. Et c'est toujours dans cette perspective que je me situe. Le livre à succès de Kamel Daoud, *Meursault contre-enquête*, a relancé le débat, il a réactivé la présence camusienne tant en France qu'en Algérie. De fait on ne peut guère lire le roman

de Kamel Daoud si l'on n'a pas lu *L'Etranger*. *Meursault contre-enquête* a été un véritable boosteur pour remettre Camus sur la scène éditoriale. Par ailleurs, Il faut le noter, les recherches sur cet écrivain se poursuivent méthodiquement dans une grande constance. Les archives, les manuscrits sont explorés sous la houlette d'Agnès Spiquel, Présidente des Etudes Camusiennes en France. Aux Etats Unis, Alice Kaplan fait de Camus un de ses centres d'intérêt. Il y a de courtes années, elle a effectué un déplacement à Oran pour consulter les journaux de l'époque et il semble bien que le meurtre de l'Arabe dans *L'Etranger* trouve son origine dans un fait divers relaté par la presse, ce qui invite naturellement à une relecture, une réinterprétation du roman en question. Après quoi, il faut volontiers le reconnaître, Camus relève du paradigme des auteurs illustrant la culture générale.

– **Ismail SLIMANI** : *Dans un article du numéro de Juin 2012 de la revue Réflexions et Perspectives de l'université d'Alger-2 célébrant le cinquantenaire de l'Algérie indépendante, vous avez estimé que l'histoire littéraire algérienne est à construire. Est-ce toujours le cas ? Et qu'entendez-vous au juste par « littérature algérienne » que l'on pourrait remonter aux écrits d'Apulée de Madaure, d'expression latine donc ?*

– **Afifa BERERHI** : Je vous remercie de citer Apulée de Madaure dont *L'Âne d'or* inaugure le genre romanesque. Et vous précisez qu'il est d'expression latine. Ceci indique bien que la littérature algérienne est millénaire et plurilingue. L'atlas de la littérature algérienne est indissociable de l'Histoire événementielle de l'Algérie la plus reculée. A chaque moment historique du pays correspond une littérature spécifique portée par des codes et des langues qui lui sont propres à un moment déterminé. C'est ainsi que la littérature orale a fini par gagner son droit de cité. C'est ainsi que maintenant depuis quelques années on voit émerger la littérature amazigh, que la littérature de langue arabe mise sous le boisseau en période coloniale est maintenant en pleine expansion et que celle de langue française, la plus importante quantitativement, amorce maintenant une courbe de décroissance.

L'histoire littéraire algérienne est tributaire des politiques de l'éducation et de la culture tenus de définir les objectifs à atteindre et les moyens pour y parvenir, donc de définir les programmes et contenus d'enseignement par pallier. Pour construire efficacement l'histoire littéraire algérienne il ne faut pas non plus lésiner sur le recours à la traduction. Oui, l'histoire littéraire algérienne est à construire, c'est un immense chantier où le recours aux archives et à leur exploitation est un impératif. Dans l'immédiat, on peut tout simplement s'inspirer du canevas de conception des différents tomes de Lagarde et Michard consacré à la littérature française. Ceci étant, le doute me traverse quand je consulte les manuels scolaires et leurs contenus.

– **Ismail SLIMANI** : *Vous êtes complices d'Amina Bekkat, de Christiane-Chaulet Achour et de Bouba Tabti depuis les bancs de la Faculté des Lettres d'Alger. A celles-ci l'on pourrait ajouter les noms de Khaoula Taleb-Ibrahimi, de Nadjet Khadda ou encore de Dalila Morsly. Cette dernière évoque dans un article le souvenir du groupe que vous formiez et qui a accueilli juste avant sa disparition Kateb Yacine à l'université d'Alger. Racontez-nous cette « camaraderie féminine » qui a donné naissance à autant de*

collaborations scientifiques !

— Afifa BERERHI : C'est progressivement et au gré des circonstances que je me suis liée d'amitié aux personnes que vous citez et c'est avec le temps que nos complicités se sont affirmées et se sont démultipliées. Elles relèvent dirais-je maintenant de l'ordre sororal. Ce compagnonnage au long cours découle à la base, en tant qu'enseignantes, d'une méthode de travail collectif observée par toutes. Par exemple, les contenus des cours, de travaux pratiques, étaient préalablement définis dans la concertation mutuelle et avec une approbation à l'unanimité. De même pour les autres activités culturelles périphériques telle la création de la première revue *Kalim* de confection dirais-je artisanale ou les actions de militantisme à l'intérieur ou à l'extérieur de l'université, telle la création du *Groupe Aïcha* vibrant de son féminisme affirmé. Tout ce qui était entrepris reposait sur la fédération de toutes et tous. Nous étions à l'unisson dans ce que l'on entreprenait. On se découvrait de grandes affinités qui se sont renforcées au fil du temps, ce qui a fait de nous des complices jusque dans les sphères personnelles de chacune d'entre nous. Cette manière d'être et de faire n'a jamais failli à ce jour malgré la distance géographique qui nous sépare mais que, fort heureusement, l'outil informatique estompe aisément. Nous demeurons pour certaines d'entre nous dans le partage et la consultation réciproque permanente quel que soit le motif strictement personnel ou projet d'écriture commun.

Vous évoquez la présence de Kateb Yacine à l'université d'Alger sous la plume de Dalila Morsly. Ce fut un moment fort, indélébile et du reste inénarrable. La fébrilité joyeuse et tapageuse était dans l'air. Enfin je le voyais de si près et découvrais sa voix que je croyais entendre dans *Nedjma* ou *Le Cercle de repréailles*. Ce monument de la littérature algérienne figurera-t-il un jour dans les nouveaux programmes officiels des enseignements littéraires ? Et dire qu'il n'y a trace de ses livres en librairie !!! Avec un peu de chance chez les bouquinistes.

Ismail SLIMANI : L'université algérienne a connu plusieurs réformes depuis l'indépendance du pays. L'on a vu une politique d'arabisation des Sciences Humaines et Sociales puis la généralisation du système LMD qui a impliqué la suppression de plusieurs modules littéraires. Et l'on voit ces derniers temps un nouveau revirement linguistique qui prône l'anglais comme langue d'enseignement et de recherche. Vous avez dirigé le département de français de l'université d'Alger pendant de longues années, quelles ont été et quelles seraient, selon vous, les implications de telles réformes sur les études de lettres françaises et francophones?

—Afifa BERERHI : La langue française ce « butin de guerre » selon la belle formule si percutante de Kateb Yacine, est aujourd'hui dilapidé. Triste constat d'appauvrissement car le progrès d'une nation se lit aussi dans l'adjonction des langues qui ouvre l'accès à l'universel. Maitriser une langue étrangère et ce qu'elle véhicule au plan de la connaissance, de la culture et du savoir, c'est conquérir une part de l'autre, c'est entrer dans l'interlocution avec cet autre à part égale et conjointement gagner une liberté d'analyse et d'expression. Une telle vision, de toute positivité pour l'Algérie, a été bousculée une première fois par une politique d'arabisation intensive accomplie dans la plus grande précipitation et à pas cadencés. L'arabisation indiscutablement légitime après cent trente-deux ans de colonisation marquée par une politique de déculturation nationale, ne pouvait qu'advenir. Mais par quels

moyens stratégiques ? Là est le talon d'Achille. J'ai un souvenir très net de l'arrivée massive de moyen-orientaux venus, dans leur grande majorité, sans titre ni qualification, prodiguer l'enseignement intensif de la langue arabe pour les élèves du primaire, du moyen et du secondaire. Le gros coach, le gros disfonctionnement qui éclate au jour, c'est lorsque les bacheliers arrivés à l'université, non encore arabisés, se trouvaient lésés, handicapés, parce que démunis de l'outil linguistique leur permettant de poursuivre leur cursus universitaire non arabisé, faut-il le souligner, dans des conditions adéquates. Devant cet écueil la nécessité de cours de soutien de langue française s'imposait dans toutes les filières scientifiques et littéraires. C'est ainsi par exemple que dans les départements de français des différentes universités ont été créés les modules de Pratique Systématique de langue (PSL) et de techniques d'expression écrite et orale (TEEO) dans le but de donner aux étudiants la possibilité de relever leur niveau de langue et leur faciliter l'accès à la lecture des auteurs programmés. Au fil des ans, avec l'arrivée des nouveaux bacheliers, le niveau des étudiants n'a cessé de régresser. Peu parvenaient au Doctorat, le manque d'encadreurs s'est vite fait ressentir. C'est dans pareil contexte que fut instaurée l'Ecole doctorale en partenariat avec les universités françaises. Un immense chantier s'est ouvert pour combler le manque quantitatif en sacrifiant le qualitatif. Seule importait l'acquisition d'un français de communication décharné de son épaisseur culturelle. Dans cette orientation les spécialités de linguistique et didactique des langues ont été fortement privilégiées. Et même l'option littérature a été baptisée « sciences de la littérature ». Je vous laisse deviner le sous-entendu de ce libellé. S'en est suivi l'alignement sur le LMD (Licence-Master-Doctorat) pour être en conformité avec le schéma universitaire français. Pour autant la côte des diplômés algériens ne s'est pas redressée. Depuis déjà quelques bonnes décennies, les algériens expatriés, toutes spécialités confondues, sont dans l'obligation de repasser leurs examens pour la validation de leur cursus. Quel gâchis autant pour les étudiants que pour les finances de l'Etat et ses projections sur l'avenir. Et voilà qu'on récidive en introduisant l'anglais en substitution du français. Certes l'anglais est devenu incontournable de par le monde, c'est une évidence qui n'échappe à personne. Ce que je crains par-dessus tout c'est que l'on tombe dans le même écueil : les préjudices générés par une arabisation-louable dans son esprit, nécessaire - menée dans la précipitation et l'urgence, a lourdement sanctionné le système d'enseignement, la qualité des apprentissages et par conséquent les retombées sur les différents secteurs sociaux-économiques. Et je m'interroge sur l'avenir de ce que sera le Département de français dans les universités algériennes ; voué à sa disparition !

– *Ismail SLIMANI : Et en parlant de recherche littéraire, vous avez dirigé un laboratoire et vous avez été membre de la Coopération Internationale des Chercheurs en Littérature Maghrébine (CICLIM), ce qui vous a donné l'occasion de collaborer avec les incontournables Charles Bonn, Beïda Chikhi, Denise Brahimi, Hafid Gafaiti, ... Racontez-nous la dynamique de travail de l'époque et cet engouement pour les lettres que l'on sent avec amertume s'estomper de nos jours et pour notre génération de « chercheurs-passionnés » !*

– **Afifa BERERHI** : Comme son nom l'indique, la démarche était pour fédérer et fructifier l'ensemble des recherches effectuées sur la littérature maghrébine de langue française - faut-il le préciser - et donc sur sa réception à une échelle géographique la plus large possible. Dans cette perspective, une véritable dynamique a vu le jour qui a conduit à la création d'un

site électronique, géré par Charles Bonn, qui avait pour vocation d'introduire toutes les références relatives aux littératures du Maghreb, tous genres confondus. Ce site est devenu incontournable pour les chercheurs en la matière. A l'initiative de la CICLIM les contacts entre les chercheurs se sont multipliés, les échanges se sont intensifiés, des projets de collaboration interuniversitaire se sont multipliés et leur application effective a donné lieu à une grande mobilité des enseignants-chercheurs et surtout à un bouillonnement culturel dont devaient nécessairement profiter les étudiants en permanence conviés à des conférences tenues selon un calendrier régulier. A regret, cette dynamique prometteuse du meilleur s'est étouffée. Je ne sais quelles sont les conditions qui actuellement encadrent la recherche, mais il est certain que la persévérance est payante tout autant que les initiatives personnelles qui peuvent faire des émules.

–Ismail SLIMANI : Malgré votre retraite de l'université, vous êtes encore active en animant des tables-rondes pour présenter tel ou tel auteur, tel ou tel livre... Votre passion pour les lettres dépasse en fait le cadre professionnel. Quels conseils donneriez-vous aux jeunes-chercheurs en lettres qui débutent et quels orientations donneriez-vous à leurs travaux (là je pense aux nouveaux auteurs ou textes à travailler afin de joxter l'actualité littéraire algérienne) ?

– Afifa BERERHI : Oui, c'est évidemment par goût qu'on vient à la littérature et qu'on y reste. Par la littérature, ce qui l'entoure et l'alimente, on reste au contact du monde, on VIT ! Aussi, c'est par élan naturel que je participe à des tables-rondes qui m'intéressent. Je me prête toujours bien volontiers à l'écriture d'un article, le tout dernier sur Assia Djebar figure sur le site électronique *diacritik*. Et là j'entreprends un travail sur un manuscrit de Yamina Mechakra.

Puis-je me permettre des conseils ?? Je ne pourrais le prétendre parce que chaque chercheur a ses propres motivations, ses propres centres d'intérêt. Cependant la lecture et la documentation sur un sujet circonscrit restent la pierre angulaire de la recherche qui doit se renouveler et donc avancer et progresser. Chaque travail de recherche doit apporter un éclairage nouveau, un approfondissement, ou un renversement de données.

–Ismail SLIMANI : Et comment vont les Lettres algériennes de langue française à votre avis ? Est-ce que vous ne sentez pas la montée d'une littérature locale affranchie de plus en plus de la reconnaissance qui vient d'ailleurs (Meursault contre-enquête par exemple d'abord publié en Algérie) et avec des talents prometteurs ?

– Afifa BERERHI : Fort heureusement la source n'est pas tarie comme en témoignent les Prix littéraires qui honorent les meilleurs postulants édités en Algérie. Il faut également saluer les libraires qui font la promotion de tel ou tel écrivain. Cependant le travail de médiatisation à travers les différents organes de communication qui touchent le plus grand nombre, reste largement en deçà de l'attente, de même il n'y a point de revue spéciale de littérature qui soit éditée. Quand tout cela est en manque, quand les stratégies d'accrochage des opinions publiques ne fonctionnent pas, il n'y a point de reconnaissance qui puisse émaner de l'intérieur du pays. Le vide est alors comblé par des acteurs étrangers et à quel prix !!

Ceci étant dit, et pour avoir lu quantité de livres pour la sélection du Prix Mohammed Dib,

j'éprouve une certaine lassitude devant l'absence de souffles nouveaux, absence de créativité. Si je peux me permettre de faire dans l'exagération, je dirais que l'imaginaire des écrivains puise dans la seule macération de la laideur sociétale persistante et sans innovation dans les modes d'écriture.

— *Ismail SLIMANI : Votre carrière aux facettes multiples me semble l'exemple parfait de ce que l'universitaire spécialiste de littérature peut accomplir et dont l'aboutissement serait d'être un « passeur culturel » offrant le fruit de ses lectures averties au grand public. Ce qui en fait dépasse de loin l'habituel auditoire des pairs et des étudiants. Est-ce qu'en dirigeant des ouvrages ou des collections, en animant des rencontres ou des débats, notamment à travers vos collaborations avec l'université pour tous du Centre d'Etudes Diocésain, vous avez justement ressentie une réceptivité et une interactivité particulières en comparaison avec celles du cadre académique?*

— **Afifa BERERHI** : Ma contribution au sein du Centre d'Etudes Diocésain est pour participer à l'offre d'un espace culturel supplémentaire, ouvert aux experts, aux étudiants, toutes spécialités confondues, aux simples curieux avides d'apprendre, d'échanger et de profiter de la richesse de la bibliothèque. La programmation des conférences concerne différents secteurs de manière à toucher un public large et varié. Elle est établie sur la base de propositions qui émanent des membres du comité scientifique mais aussi de personnalités disposées à partager leurs recherches. L'éventail est très large. Il faut juste trouver le bon créneau.

Outre le volet des conférences auxquelles je participe ponctuellement en tant qu'acteur ou de modérateur, il y a bien d'autres activités. Je cite particulièrement l'activité théâtrale qui a connu un franc succès. Avec des étudiants de tout bord, qui se sont découverts une fibre pour le théâtre amateur, nous avons monté et mis en scène *Don 'espace* Centre Diocésain le soir et durant le Week-end. Ces pièces ont donné lieu à des représentations au TNA. Je n'en suis pas peu fière en tant que metteur en scène avec la collaboration du Père Guillaume ou de Lionel Longubardo. Après quoi c'était *Le Cadavre encerclé* de Kateb Yacine que j'avais proposé avec l'idée secrète de jouer la pièce en public à la Casbah pour respecter le théâtre populaire que voulait créer et développer Kateb. Ce projet hélas n'a pas abouti. La troupe s'était désagrégée et le COVID est venu surprendre tout le monde.

Selon les échos qui me parviennent, dans le cadre universitaire point d'activités culturelles. Mais comment faire quand il y a portes closes dans les universités après dix-sept heures, et que dans les cités universitaires l'espace est dédié à la seule restauration et aux chambres de sommeil. Ceci explique en partie cela.

Propos recueillis par Slimani Ismail